

# LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES

*Réserver l'action pour l'avenir serait une faute ; réserver la vérité en serait une plus grande encore.*

Cardinal Pie



Numéro 16 — Juin 2001

## Les zouaves pontificaux

Commandant C. - E. Rouleau, *La Papauté et les Zouaves Pontificaux*, Québec : Le Soleil, 1905, pp. 7-156.



En 1848, la Révolution qui menaçait déjà de saper l'ordre social par sa base, se déchaîne sur Rome. Le 15 novembre, le comte de Rossi, le vaillant soutien de la Papauté et premier ministre du gouvernement papal, tombe sous le poignard des adeptes du carbonarisme — société secrète italienne. Le lendemain, une foule furieuse, inspirée par Mazzini, assiège le palais du Quirinal, où Pie IX s'était réfugié pour échapper au glaive des assassins. L'orage grandit ; on essaie d'incendier le Quirinal. Les balles pleuvent ; l'une d'elles tombe dans la chambre où le Pape pria pour ses bourreaux, et blesse mortellement Sa Grandeur Mgr Palma. Le Souverain-Pontife se croit à sa dernière heure, lorsqu'une femme courageuse, la comtesse de Spaur, forme avec son mari, le duc d'Harcourt, le projet de sauver le roi de Rome. L'héroïne met son projet à exécution et le 24 au soir, Pie IX, déguisé, monte dans le carrosse de M. d'Harcourt, qui le transporte à Gaète, dans le royaume de Naples, où il est reçu à bras ouverts par le roi Ferdinand II.

Dans son exil, le Saint-Père ne cesse de protester contre les spoliations de la révolution. Il lance l'excommunication contre les membres de la *Jeune Italie* et contre les révolutionnaires, qui saccageaient Rome, pillaient les églises et chassaient les religieux de leurs monastères. L'iniquité s'était débordée sur la Ville Sainte, comme un torrent dévastateur. Mazzini poussa même l'impunité et le cynisme jusqu'à parodier le Pape en montant dans la loge de la basilique Saint-Pierre, où le Pontife romain donne la bénédiction *urbi et orbi*.

L'Europe s'émeut enfin de tant d'audace et

de sacrilèges. L'Espagne offre de délivrer Rome du joug des vandales de 1848. L'Autriche occupe Ferrare, dans le Piémont. Les Napolitains passent la frontière et pénètrent même jusqu'à Velletri, à dix lieues de Rome. Mazzini, le chef des révolutionnaires, veut tenir tête à l'Europe. Tout à coup, la France se réveille ; elle prend les devants et débarque des troupes à Civita-Vecchia, le 25 avril 1849. Napoléon III occupe militairement un point en Italie, « afin de garantir l'intégrité du Piémont et de sauvegarder les intérêts de la France » ; mais les catholiques de la fille aînée de l'Église demandaient au président de la république de rétablir le Pape sur son trône et de continuer à le protéger contre les révolutionnaires. Le général Oudinot reçut alors l'ordre de marcher sur Rome, où il arriva le 30 avril. L'armée française ayant subi un échec, le général demanda des renforts, qui n'arrivèrent qu'au mois de juin. Le 22 du même mois, l'armée française donne un premier assaut. Le 29, le général Oudinot s'empare de l'ancienne ville des Césars, et le colonel Niel est chargé de porter les clefs de Rome à Pie IX, qui se trouvait alors à Portici.

Le Souverain-Pontife, ivre de joie, reprend, quelques mois plus tard, le chemin de Rome, dans laquelle il fait son entrée triomphale le 12 avril 1850. Son retour fut salué par des salves d'artillerie, par le son de toutes les cloches de la ville et par les cris de « Vive Pie IX ! Vive notre Saint-Père ! » Le peuple romain était au comble du bonheur.

Les révolutionnaires ayant été chassés de Rome, l'Église continua de gouverner le monde catholique avec sa sollicitude ordinaire et de répandre partout les bienfaits de son ardente charité.

L'occupation de Rome par l'armée française procura à la Papauté une ère apparente de paix et de tranquillité, qui dura jusqu'en 1859, alors que Victor-Emmanuel annexa les Romagnes au Piémont, tout en protestant de sa fidélité et de son dévouement au Saint-Siège. L'hypocrite ! il se conduit comme un enfant qui, pour prouver son amour et son affection à l'auteur de ses jours, lui enlève une partie de ses biens. La France, gouvernée alors par Napoléon III, laisse commettre ce vol sans faire entendre aucune protestation. « Depuis longtemps, dit un écrivain français, l'État Pontifical n'était plus organisé de manière à faire la guerre. Paternel et pacifique par sa nature, ce gouvernement n'avait pu suivre le développement de la centralisation et des armées permanentes, qui livraient désormais l'Europe aux convoitises de quelques grandes puissances, employant les ressources de la

science et de la richesse modernes à accroître leur empire aux dépens de leurs voisins. Du moment que la révolution universelle était libre de diriger contre Rome toutes les forces de l'Italie et qu'elle agissait avec la complicité ou du moins avec l'assentiment de la France, la résistance pouvait paraître insensée.

« Aussi, en même temps que les Autrichiens s'étaient concentrés sur le Mincio, les délégués du Saint-Siège s'étaient-ils empressés d'évacuer les Romagnes. Avant même qu'un danger sérieux les eût menacés, ils abandonnèrent Bologne, Ravennes, Ferrare et jusqu'à Pérouse à une poignée d'émeutiers et de soldats déguisés, envoyés par le Piémont.



Général Louis de La Moricière

« Dans un moment de péril semblable, saint Pie V n'avait pas craint de confier des pouvoirs illimités au général Marc-Antoine Colonna, qu'il mit à la tête de ses armées et qui remporta sur les Turcs la victoire décisive de Lépante. Pie IX suivit cet exemple. Résolu à ne pas céder sans combat la couronne qu'il avait juré de transmettre à ses successeurs, abandonné des grandes puissances, ne pouvant faire appel qu'au dévouement individuel de ses enfants, il lui fallait avant tout un chef capable de porter un tel fardeau et d'organiser la résistance avec les faibles ressources que présentait l'État pontifical, et avec les éléments quelque peu désordonnés qui viendraient s'offrir des quatre coins du monde. Il choisit pour cette mission le général de La Moricière.

« Mais accepterait-il ? Général illustre

entre tous de la plus brave armée du monde, consentirait-il à devenir soldat du Pape, chef d'une armée qui n'existait pas et qui pouvait être condamnée aux plus humiliantes défaites ? Ministre de Cavaignac, n'ayant qu'à demi ratifié l'expédition de 1849, dont il avait ensuite refusé le commandement, imbu par Tocqueville de toutes les illusions libérales de l'Europe, irait-il soutenir un pouvoir qu'on représentait comme un reste de l'ancien régime, tout hérissé d'abus et d'imperfections, et qui était le type de l'union parfaite de l'Eglise et de l'Etat. N'y avait-il pas là, au point de vue de sa gloire, un sacrifice au-dessus de ses forces, au point de vue de ses idées un obstacle infranchissable ? »

Il fallait donc connaître les sentiments du général La Moricière. Pie IX chargea de cette mission délicate M. de Corcelles, ambassadeur français à Rome en 1849, et ami dévoué de la Papauté. Le messenger papal rencontra le général à Paris, au mois d'octobre 1859, et lui demanda, dans le cours de la conversation, ce qu'il pensait du commandement de l'armée du Pape. « Je pense, répondit-il, que c'est une cause pour laquelle je serais heureux de mourir. »

Cette noble réponse fut aussitôt communiquée au Souverain Pontife, dont le cœur fut rempli de joie à la pensée d'avoir bientôt à la tête de sa petite troupe le plus grand guerrier des temps modernes. Mgr de Mérode, ancien capitaine belge qui avait servi dans l'état-major de La Moricière en Afrique, reçut instruction d'aller demander immédiatement et officiellement le secours de l'épée du nouveau Bayard français ; il arriva, le 3 mars 1860, au château de Prouzel, où il s'acquitta de la mission qu'il avait reçue de Pie IX. Le général répondit à l'envoyé du Pape : « Quand un père appelle son fils pour le défendre, il n'y a qu'une chose à faire, y aller. » Mme La Moricière, femme chrétienne et courageuse, répondit aussi à Mgr de Mérode : « On ne discute pas l'appel d'un père. »

Le général La Moricière fit ses préparatifs de voyage à la hâte et partit, le 19 mars, pour la ville des Papes, où il arriva dans la nuit du 1er au 2 avril. Sa Sainteté Pie IX pressa sur son cœur le commandant en chef de l'armée papale et le fondateur du Régiment des Zouaves Pontificaux. [...]

### Castelfidardo - 18 septembre 1860

En 1859, Victor-Emmanuel avait enlevé les Romagnes aux Etats de l'Eglise ; mais la révolution n'était pas encore satisfaite — l'enfer n'est jamais rassasié. La Révolution pousse le roi larron plus loin dans la voie de l'iniquité ; elle veut les Marches et l'Ombrie. Victor-Emmanuel se rend à son désir ; il écrit au Saint-Père de céder au Piémont ses deux plus belles provinces, et cela, pour le plus grand bien de l'Eglise !

Le fourbe ! il va même jusqu'à protester de son attachement à l'Eglise et à demander au Pape la bénédiction apostolique.

Quelques jours plus tard, en septembre 1860, sans aucune déclaration de guerre, l'armée piémontaise, sous le

commandement de Cialdini, envahit le territoire de l'Eglise. Voici l'ordre du jour que le général Piémontais adressa à ses troupes avant de franchir la frontière :

« Soldats, je vous conduis contre une bande d'aventuriers que la soif de l'or et du pillage a amenés dans votre pays. Combattez, dispersez inexorablement ces misérables sicaires ; que, par votre main, ils sentent la force et la colère d'un peuple qui veut son indépendance. Soldats ! Pérouse demande vengeance, et bien qu'il soit tard, elle l'aura ! »

Cialdini, ton nom figurera toujours dans l'histoire impartiale, non couvert de gloire et d'honneur, mais de honte et d'opprobre.

C'est là un échantillon des invectives et des infamies dont les défenseurs du Pape ont été l'objet de la part des coryphées de la révolution ou des principaux dignitaires des loges maçonniques.

Le général La Moricière qui, comme nous l'avons déjà dit, venait d'organiser la petite armée pontificale, avec le concours de Mgr de Mérode, s'empressa de voler au-devant des Piémontais qu'il rencontra près de Castelfidardo, le 18 septembre.

Le célèbre général français fut rejoint par le général de Pimodan à la tête de 2000 soldats ; ce qui porta l'effectif de l'armée du Pape à 5000 hommes. Cialdini commandait 45.000 guerriers. Malgré cette énorme différence dans la force numérique des deux armées, La Moricière n'hésita pas cependant à faire face à l'envahisseur. La petite division commandée par M. de Pimodan, et dans laquelle figurait avec honneur le corps des 300 franco-belges qui devint plus tard le régiment des Zouaves Pontificaux, fit des prodiges de valeur. Pendant trois heures, cette poignée de braves tint en échec toute une division piémontaise, en se barricadant dans la ferme Crocette, qu'ils avaient enlevée à l'ennemi à la pointe de la baïonnette. Ces vaillants défenseurs de la Papauté s'étaient confessés et avaient reçu la sainte communion avant le combat ; ils possédaient Dieu dans leur cœur ; le champ de bataille fut couvert de leur sang généreux et pur. Parmi ces illustres martyrs de la foi, nous trouvons le général de Pimodan et cent à cent cinquante franco-belges. Avant le combat, le valeureux capitaine français s'était contenté de dire aux zouaves : « Souvenez-vous que vous êtes catholiques et Français. » Il reçut trois blessures coup sur coup, et à chaque balle qui lui entra dans le corps, il répétait : « Dieu est avec nous. » Il mourut le lendemain.

En apprenant le glorieux trépas de son mari, Madame de Pimodan, qui était restée en France, prit son fils unique dans ses bras et le couvrit de baisers en lui disant : « Toi aussi, tu seras soldat du Pape. » Il n'y a que l'amour chrétien qui puisse allier ainsi la sublimité à l'héroïsme.

Ecrasée par le nombre et amoindrie par la défection de deux bataillons des chasseurs et du premier escadron des Dragons qui furent pris de panique, malgré les efforts des colonels Allet et Cropt et du major Odescalchi, la petite armée pontificale dut

battre en retraite. Quatre cents hommes environ, conduits par La Moricière, se replièrent sur Ancône. Les Franco-Belges et le reste de la troupe papale se réfugièrent à Lorette, où ils durent déposer les armes, le soir même, après avoir pris l'engagement de ne pas servir dans l'armée du Pape pendant un an et de retourner dans leur pays. Les Franco-Belges refusèrent de souscrire à cet engagement et s'enfuirent dans les montagnes ; plusieurs d'entre eux purent atteindre Ancône à la faveur des ténèbres.

Castelfidardo ! si tu nous remets à la mémoire de bien tristes souvenirs, tu nous rappelles en même temps le nom d'un grand capitaine, qui a étonné ses chefs par ses valeureux exploits, et frappé d'admiration l'armée de Cialdini. Ce capitaine, tout le monde le connaît, c'est le baron de Charette, que nous avons été si heureux de recevoir dans nos murs lors de la célébration de notre fête nationale en 1882.

Pendant que les balles pleuvent et que les obus sillonnent l'air en tous sens et sèment la terreur et la mort sur le champ de bataille, le capitaine de Charette, du corps de Franco-Belges, encourage ses soldats de la parole et de l'exemple. Son épée ne cesse de frapper, et tous les coups qu'elle porte sont mortels.



**Général-Baron Athanase de Charette**

Au lieu de reculer devant le nombre, il s'avance ; il s'avance toujours, jusqu'à ce qu'il soit sur le front de bandière de l'armée ennemie. Là, il s'arrête, il promène un regard de défi et de dédain sur ses adversaires, il les invite, il les provoque à se mesurer avec lui : mais personne ne bouge. Il brandit son épée avec colère et traite les Piémontais de lâches et de poltrons. Cette dernière apostrophe produit son effet. Un officier piémontais, ayant nom Tromboni, sort des rangs et accepte le combat. Les deux armées s'arrêtèrent un moment pour contempler les deux athlètes.

Les épées se croisent, et deux fois Tromboni est touché et puis blessé grièvement. De Charette ne reçoit aucune blessure. « Capitaine, s'écrie le vaincu, je vous

rends mon épée.»

— Il est mon prisonnier, dit de Charette à ses zouaves, ayez-en bien soin.

Les Franco-Belges ou les zouaves, ivres de joie, acclament leur capitaine et le portent en triomphe.

Les Piémontais courbent la tête de honte et de dépit. Cialdini écume de rage.

Le combat reprend plus acharné et plus meurtrier. Malgré ses prouesses, le corps des Franco-Belges est presque anéanti, et de Charette reçoit deux balles dans le corps. C'était la fin de cette sanglante tragédie.

Le baron de Charette venait de se montrer ce qu'il a toujours été : un héros sans peur et sans reproche ; mais ce n'est pas la dernière fois qu'il sera donné à l'armée pontificale d'admirer sa bravoure et ses glorieux exploits. Voilà comment se bat le soldat qui aime son Dieu et le Pape.

Ancône, défendue par 5200 soldats pontificaux environ et assiégée par 45.000 hommes, 400 bouches à feu et une flotte armée de canons rayés, capitula le 28 septembre, après un siège de dix jours et des assauts meurtriers sans cesse renouvelés. Ce fut avec la plus cruelle douleur que le général La Moricière donna l'ordre d'arborer le drapeau blanc sur la citadelle ; on peut en juger par les paroles suivantes du major de Quatrebarbes, gouverneur de la ville :

« J'étais monté à la citadelle où je trouvai le général se promenant seul dans la casemate. Les officiers de l'état-major respectaient son silence. De temps en temps, il s'arrêtait, ses épais sourcils se contractaient, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Dieu seul sait la lutte qui se passait alors dans son cœur.

« Sur combien d'hommes puis-je compter, si la capitulation n'est pas acceptée ? me dit-il en m'apercevant. — Sur mille ou douze cents hommes, mon Général. — C'est assez pour le camp retranché et pour la citadelle, et nous pourrions, en abandonnant la ville, prolonger au besoin la défense de quarante-huit heures. Ce serait mon devoir, si nous avions seulement une vague espérance de secours... Aujourd'hui, ce serait un suicide inutile.

« Je regardais avec une profonde émotion ce glorieux et loyal soldat, ce vainqueur d'Abd-el-Kader et des Arabes, qui n'avait jamais connu la défaite, cet héroïque défenseur de la société et de la civilisation chrétienne aujourd'hui vaincu, prisonnier de guerre, à la merci d'un ennemi obscur qui ne doit ses succès qu'au nombre et à la perfidie. »

Oui, M. de Quatrebarbes avait raison de se servir de l'expression de perfidie en parlant de la France ; car la fille aînée de l'Eglise, entraînée dans la voie de l'iniquité et de la trahison par l'empereur Napoléon III, abandonna alors le successeur de Pierre à la fureur de ses ennemis et laissa consommer la trame ourdie quelques jours auparavant par le roi d'Italie et l'empereur des Français. L'histoire nous en fournit des preuves incontestables.

Le 11 septembre, le consul de France à Ancône, reçut de M. de Gramont, ambassadeur à Rome, la dépêche suivante : « L'empereur a écrit de Marseille au roi de Sardaigne que, si les troupes piémontaises pénètrent sur le territoire pontifical, il sera forcé de s'y opposer. Des ordres sont déjà donnés pour embarquer des troupes à Toulon, et ces renforts doivent arriver sans retard. Le gouvernement de l'Empereur ne tolérera pas la coupable agression du gouvernement Sarde... »

Jamais homme n'a affublé le manteau de la fourberie avec autant d'aisance que l'empereur Napoléon III. En effet, la vérité ne tarda pas à se faire jour. Après avoir pris connaissance de cette dépêche, M. de Quatrebarbes donna l'ordre à un employé du consulat français d'aller communiquer cet important document au général Cialdini, commandant en chef de l'armée piémontaise, et de le prier de cesser les hostilités. « Calmez-vous, répondit-il à l'envoyé français ; nous avons vu, il y a quinze jours, votre Empereur à Chambéry, et nous savons à quoi nous en tenir. »

Cet aveu du général Cialdini ne laisse aucun doute sur les dispositions de l'empereur des Français à l'égard du chef de l'Eglise catholique. Comme Judas il l'avait vendu au roi de la Sardaigne. Du reste, les documents officiels, publiés par le gouvernement français, prouvent que Napoléon III rencontra Cialdini à Chambéry et qu'il l'autorisa à envahir les Etats de l'Eglise, en lui disant : « Faites vite, » et à écraser La Moricière avant qu'il ait eu le temps d'organiser l'armée pontificale. C'est en conséquence de ce complot infâme que fut décidé le guet-apens de Castelfidardo. Pour sauver les apparences et conserver l'amitié des catholiques français, Napoléon feignit d'exercer une fausse protection sur Rome, et pour cela il donna l'ordre de lui envoyer du renfort, mais seulement après que La Moricière, son ennemi personnel, aurait été vaincu et mis dans l'impossibilité de lui nuire dans l'accomplissement de ses projets anti-chrétiens. Sachant que tous ces attentats ne manqueraient pas d'éveiller l'opinion publique en France et de lui attirer des reproches bien mérités, Napoléon III eut recours à la fourberie pour dissimuler sa complicité avec les révolutionnaires et les spoliateurs des Etats Pontificaux : au moment même où les Piémontais mettaient le pied sur le territoire papal, il partait pour l'Algérie, où il voulait, disait-il, fonder un royaume arabe. Et quelques jours plus tard, l'iniquité était consommée.

C'est en présence de tous ces faits incontestables et incontestés que Son Eminence le cardinal Pie, évêque de Poitiers, s'écria un jour, en parlant de l'empereur des Français : « Lave tes mains, ô Pilate ! »

Mais, ne l'oublions pas, la divine Providence ne laisse jamais le crime impuni. En effet, dix ans après, Napoléon III était fait prisonnier à Sedan et alla mourir sur une terre étrangère, tandis que la France perdait l'Alsace et la Lorraine. Le traître est disparu ; mais la Papauté vit encore et vivra jusqu'à la consommation des siècles.

Permettez-nous de citer quelques paroles que le général de Charette prononçait sur la bataille de Castelfidardo, en 1885, aux noces d'argent de notre régiment :

« Le 17, nous bivaquions au-dessus de Lorette, et le 18 nous recevions, à Castelfidardo, le baptême du feu. « La veille, le commandant de Becdelièvre nous réunit : « Messieurs, dit-il, demain, vous allez voir le feu pour la première fois ; afin d'être sûrs de faire honneur à votre uniforme, passez au confessionnal, j'en sors.

« Je ne vous raconterai pas la bataille de Castelfidardo ; je rappellerai seulement l'ordre du jour du commandant de Becdelièvre : « Nommez-les tous, ou ne nommez personne, car tous ont fait leur devoir.

« Une centaine de volontaires n'avaient pu rejoindre le bataillon à Terni, sous les ordres du colonel de Mortillet, de MM. de Saisy et Thomalé, ils firent une pointe sur Monte Corvo. Quelques zouaves, après la bataille, rejoignirent Ancône : un seul revint à Rome avec armes et bagages, il s'appelle Rouleau. — C'était un Vendéen !

« A Castelfidardo, ce sont des enfants comme d'Héliand qui tombent ! Sa mère, apprenant sa mort, chante le *Te Deum*.

« Ce sont là de vieux zouaves d'Afrique, c'est Colombeau qui meurt en criant : « Vive la France ! » C'est un saint comme Guérin, dont le cercueil, oublié dans une gare en Autriche, est enfin rapporté à Nantes en triomphe, et opère des miracles... » [...]

### Les zouaves pontificaux

Le premier soin du général La Moricière, en prenant le commandement de l'armée pontificale, fut de former un corps d'infanterie légère semblable à ses chers zouaves d'Afrique. Ce corps fut constitué le 1er juin 1860 et prit le nom de *Tirailleurs Pontificaux* ou plutôt de *Volontaires Franco-Belges*. M. de Becdelièvre, capitaine dans les Chasseurs à pied, en fut le commandant, et M. le baron de Charette, le capitaine. L'effectif de cette troupe d'élite, à la bataille de Castelfidardo, s'élevait à environ 300 hommes. Le 6 octobre de la même année, M. de Becdelièvre fut promu au grade de lieutenant-colonel. Le bataillon comprenait alors six compagnies.

Le 1er janvier 1861, le corps prit officiellement le nom de *Zouaves Pontificaux*. M. de Moncuit et M. de Charette eurent l'honneur de porter les premiers l'uniforme de zouave, qui fut adopté par Pie IX, le général La Moricière et Mgr de Mérode.

M. de Becdelièvre donna sa démission, le 21 mars 1861, et retourna en France. Il fut remplacé comme lieutenant-colonel par M. Allet, un des héros de Castelfidardo. Le capitaine de Charette fut élevé au grade de commandant. Au mois d'août suivant, le bataillon fut porté à huit compagnies. Un des soldats de M. Becdelièvre annonça la retraite de son colonel dans les termes suivants :

« Notre brave colonel M. Becdelièvre nous a quittés à la suite de différends avec Mgr de Mérode. Il ne m'appartient pas d'apprécier les motifs qui ont dicté son départ... Trois ou quatre officiers ont cru devoir suivre le colonel dans sa retraite ; et il y a eu, cela va sans dire, un peu d'émotion et d'agitation parmi nous. Mais ça n'a duré qu'un jour. Tous les esprits se sont vite calmés, grâce aux belles paroles du capitaine de Charette, qui nous a déclaré que le désir du Saint-Père était de nous voir rester sous son drapeau et qu'un tel désir devait être pour nous plus qu'un ordre. On a crié : « Vive Charette ! » Tout a continué à marcher avec le même entrain, et nous avons fait le meilleur accueil à notre nouveau colonel, M. Allet. M. Allet est suisse, de très-noble famille et de très-vieux sang. Digne descendant du héros d'Ivry, auquel Henri IV donna le collier de nos Ordres sur le champ de bataille ; il a déjà trente ans de service dans l'armée du Pape, et s'est magnifiquement conduit à Castelfidardo.

« Mgr de Mérode a nommé M. le capitaine de Charette, chef de bataillon, et nous avons applaudi à cette nomination : « Mais c'est un drapeau que vous donnez là aux zouaves, » lui a représenté quelqu'un à Rome. — « C'est vrai, a répondu Mgr de Mérode ; mais un drapeau qui a été percé de balles à Castelfidardo et qui a le droit par conséquent d'être déployé en face du tombeau de Saint-Pierre. » A la bonne heure ! Voilà qui est parler en ministre des armes de Notre Saint-Père le Pape Pie IX. »

En 1865 parut l'annonce officielle du retrait des troupes françaises de Rome. La fille aînée de l'Eglise abandonnait encore une fois la Papauté à la fureur des révolutionnaires et des sociétés secrètes. A cette nouvelle alarmante, le général La Moricière résolut de partir immédiatement pour la Ville Eternelle et de se mettre de nouveau à la tête de la petite armée pontificale, qui s'était épurée et fortifiée. Certains corps étrangers sur lesquels on ne pouvait guère compter, étaient retournés dans leurs pays respectifs. La petite troupe des zouaves pontificaux avait vu son effectif s'élever au chiffre de 1500 hommes, sous la direction du colonel Allet et du lieutenant-colonel de Charette. La gendarmerie formait un magnifique corps de 4500 à 5000 soldats réguliers et dévoués au Saint-Siège. Avec les Dragons et les Chasseurs indigènes, l'armée pontificale formait un total de 10.000 hommes parfaitement aguerris. C'est de cette troupe choisie que le général La Moricière se préparait à reprendre le commandement, lorsque la mort vint l'enlever subitement à l'affection des siens et au service de l'Eglise catholique. [...]

Pendant les années de paix que la Papauté a traversées entre 1862 et 1867, on s'est souvent posé la question suivante :

« Que font les zouaves du Pape à Rome ? »

Nous trouvons la réponse à cette question dans le discours que Pie IX adressa à nos officiers le 27 décembre 1865 :

« Je me réjouis d'entendre si bien exprimer les sentiments de cette armée et du monde

catholique pour notre personne et pour le Saint-Siège. J'y veux répondre et je pense à quelque coutume que nous avons ici. Il est d'usage, le saint jour de Noël, que nous bénissions une épée. Elle doit être envoyée au prince qui a le mieux mérité de l'Eglise, et qui s'en servira pour la cause de la justice.

« Au milieu de tant de grandes nations armées, de tant de glaives tirés, je regarde et je vois : je vois que cette épée de la justice, je dois la garder pour moi. C'est moi qui dois la ceindre, et c'est à vos mains que je la confie.

« Soyez fiers, marchez la tête levée devant Dieu, soyez pleins de confiance parmi les hommes, parce que c'est vous, vous seuls, qui portez l'épée pour la justice et la vérité, pour la dignité et la liberté du genre humain. Vous êtes ainsi armés à l'encontre de ces hommes malheureux qui ensanglantent leurs mains au profit des causes injustes, appuis de l'iniquité, ennemis de Dieu qu'ils espèrent follement atteindre, oppresseurs de son Eglise et de ses ministres.

« Je vous raconterai un trait de deux officiers de deux armées différentes, l'un général et l'autre capitaine de marine. M'ayant été présentés, ils me prièrent de poser mon pied sur leurs épées couchées à terre, afin, disaient-ils, qu'ils ne les portassent jamais que pour une cause juste. Le général est mort dans une guerre dont je n'ai point à parler, et il a gardé son serment. Quant au marin, depuis longtemps je l'ai perdu de vue. J'espère qu'il vit encore ; j'espère surtout qu'il se souvient de la promesse qu'il a faite à mes pieds et de la bénédiction donnée.

« Vous aussi, souvenez-vous de ne porter l'épée que pour la justice, et alors ne craignez aucun péril, levez la tête, vos cœurs auront la paix.

« Il s'en est trouvé qui se sont laissés emporter par des idées d'erreur et de mensonge, par des illusions de jeunesse, et ils s'en sont allés servir dans une certaine armée ; j'ai vu les lettres qu'ils écrivaient de là, j'ai vu leurs mères en pleurs, leurs pères désolés. Ces pauvres enfants écrivaient : « Nous nous sommes fourvoyés, nous avons été trompés ; demandez notre pardon au Pape, notre conscience ne nous laisse pas de repos. Nous sommes dans l'abaissement, dans l'esclavage ! »... et, suivant moi, ils sont aussi dans le péché.

**« Portez l'épée, gardez l'épée pour la défense de la cause la plus juste, la plus sainte, qui est celle de l'Eglise de Jésus-Christ. »**

« Mais vous, avec quelle consolation je vois votre respect, vos sentiments d'amour et de dévouement pour ce Saint-Siège ! Portez l'épée, gardez l'épée pour la défense de la cause la plus juste, la plus sainte, qui est celle de l'Eglise de Jésus-Christ.

« Par là, quoiqu'il arrive, et pour la troisième fois, je le répète, marchez en

assurance, soyez fiers.

« J'ose dire que vous vous présenterez avec sécurité au tribunal du Juge Suprême, devant lequel ils devront paraître aussi ceux qui portent l'épée pour l'injustice et l'oppresser.

« J'agrée donc avec bonheur l'expression de votre fidélité. Recevez en retour ma bénédiction, qui vous confirme dans tous ces bons sentiments ; qu'elle vous affermis dans les périls et qu'elle vous accompagne toute votre vie. »

Afin de « porter l'épée pour la justice et la vérité, pour la dignité et la liberté du genre humain » et « marcher la tête haute devant Dieu », les zouaves se préparaient à combattre les bons combats ; ils faisaient la manœuvre tous les jours, ils faisaient des marches forcées, ils faisaient des guerres simulées, ils s'initiaient, en un mot, à l'art militaire, tout en montant la garde auprès du trône du Pape et en priant pour les ennemis de l'Eglise. Les zouaves s'élevaient ainsi dans la considération et l'estime des catholiques : ils rendaient le bien pour le mal, en pratiquant la charité chrétienne envers ceux qui voyaient leur présence d'un mauvais œil. [...]

### L'invasion garibaldienne

Le 15 septembre 1864, Napoléon III signa une convention passée entre la France et l'Italie et en vertu de laquelle l'empereur des Français s'engageait à retirer ses troupes des Etats Pontificaux, dans un délai de deux ans, à charge pour le Piémont de respecter le territoire du Saint-Siège et de ne pas s'opposer à l'organisation d'une armée papale. C'était livrer la Papauté aux mains des révolutionnaires d'abord, et au roi Victor-Emmanuel ensuite, comme l'histoire va nous le démontrer. C'était afficher de nouveau la politique de fourberie inaugurée en 1859. C'était le règne des convoitises de l'Italie qui s'annonçait à courte échéance. En effet, le gouvernement du Piémont tendait secrètement la main à Garibaldi, le chef des révolutionnaires, tout en protestant de son dévouement au Saint-Siège.

Pie IX fit entendre sa voix pour dénoncer la violation du traité de 1864 et les injustices flagrantes dont il était l'objet. Les catholiques de France tentèrent, mais en vain, d'obtenir de l'empereur un délai au retrait de ses troupes : notre ancienne mère patrie devait continuer à descendre dans l'abîme creusé par la politique néfaste et anti-chrétienne de Napoléon III.

A la fin de l'année 1866, l'iniquité fut consommée : les troupes françaises quittèrent Rome. A leur départ, Sa Sainteté Pie IX leur adressa ces admirables paroles :

« Allez, mes enfants ; partez avec ma bénédiction, avec mon amour. Si vous voyez l'empereur, dites-lui que je prie chaque jour pour lui. On dit que sa santé n'est pas très bonne, je prie pour sa santé. On dit que son âme n'est pas tranquille, je prie pour son âme. La nation française est chrétienne, son chef doit être chrétien aussi. Ne croyez pas que vous me laissez seul, le bon Dieu me reste. »

Ne rencontrant plus d'obstacle à leur ambition, à leur cupidité et à leur rage, les bandes garibaldiennes se ruèrent, en 1867, sur le territoire pontifical ; elles saccageaient les villages, elles pillaient les caisses municipales, elles profanaient les couvents et les sanctuaires et rançonnaient les habitants. Les zouaves et les gendarmes s'opposèrent à leurs déprédations et les repoussèrent sur la frontière. Les garibaldiens passèrent à travers les troupes italiennes, qui étaient chargées, en apparence, de veiller à la sûreté des États de l'Église, mais qui fermaient les yeux sur les faits et gestes des révolutionnaires, et ceux-ci pénétraient librement dans le Piémont pour aller chercher des hommes et des munitions, qui leur étaient fournis par le gouvernement de Victor-Emmanuel lui-même. L'histoire nous donne des preuves irréfutables de la complicité des autorités italiennes.

Le théâtre des hostilités que couvraient les bandes garibaldiennes, comprenait toute la province de Viterbe. Comme on le voit, c'était un vaste champ de bataille. Pour faire face au danger, les Zouaves Pontificaux et la gendarmerie papale furent forcés de se diviser en petits détachements et de se porter à tous les endroits menacés. Malgré son infériorité numérique, l'armée pontificale était applaudie pour ses brillants faits d'armes à Acquapendente, à Bagnorea, à Nerola, à Farnèse, à Valentano, à Monte Libretti et à quinze autres villes ou villages.

A Nerola, le lieutenant-colonel de Charette battit les garibaldiens, qui étaient trois fois plus nombreux que les zouaves ; il a eu son cheval tué sous lui, mais il a fait dix-huit prisonniers.

**Le sous-lieutenant  
Dufournel tire alors son  
sabre et fait avec la lame le  
signe de la croix en disant :  
« Au nom du Père, du Fils et  
du Saint-Esprit, en avant ! »  
Et il s'élança suivi de  
ses zouaves.**

A Farnèse, le sous-lieutenant Dufournel trouva la mort, le 19 octobre, dans les circonstances suivantes : Il partit à onze heures du matin de Valentano pour chasser trois cents garibaldiens qui s'étaient emparés de Farnèse ; il n'avait que vingt zouaves sous ses ordres. Le capitaine de ligne Sparacanna l'accompagnait avec une trentaine de ses hommes. En arrivant à un demi-mille de Farnèse, la petite troupe pontificale reçut soudainement des coups de fusil, partis d'une grande maison occupée par les garibaldiens. Le sous-lieutenant Dufournel tire alors son sabre et fait avec la lame le signe de la croix en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en avant ! » Et il s'élança suivi de ses zouaves. Les garibaldiens ne peuvent résister à ce choc impétueux ; ils abandonnent la maison dont ils s'étaient emparés et retraits. Les zouaves s'installent dans la même maison pour délibérer, mais ils sont attaqués aussitôt par un corps de deux cents garibaldiens. Emmanuel Dufournel donne

l'ordre d'ouvrir la porte et s'écrie : « Chassons-les à la baïonnette ! » Et il se précipite en frappant de son sabre un garibaldien qui se tenait près de la porte ; mais le coup est si violent que la lame casse en deux et lui échappe des mains. Les garibaldiens se jettent sur lui et lui portent quatorze coups de baïonnette. Tout semble désespéré pour les zouaves ; mais il n'en est rien : Ferdinand de Charette, un des frères de notre lieutenant-colonel, et quelques autres zouaves accourent au secours de leur officier et font une immense trouée parmi les garibaldiens, qui prennent la fuite.

Le brave sous-lieutenant Dufournel, mortellement blessé, fut transporté immédiatement à Valentano, où il expira le lendemain en remerciant Dieu de lui avoir procuré le bonheur de mourir pour sa sainte mère l'Église catholique.

Cette triste nouvelle fut télégraphiée à son frère Adéodat, capitaine adjudant-major alors en garnison à Rome. Le frère bien-aimé arriva le même soir à Valentano ; il se prosterna la face contre le cercueil et donna l'ordre d'envoyer à Rome la dépouille mortelle de son cher Emmanuel.

Dix jours plus tard, Adéodat Dufournel était blessé à l'attaque de la villa Crecchina, à Rome, et mourait le 5 novembre. Le matin de son trépas Adéodat avait entendu la messe qu'un de nos aumôniers, le R. Père de Gerlache, avait dite à la confession de Saint-Pierre. La messe terminée, le Père se retourna, trouva le zouave la face contre terre et lui demanda la cause du rayonnement de toute sa figure : « Mon Père, j'ai demandé à la sainte Vierge la grâce de mourir pour l'Église. » Cette grâce lui fut accordée le même soir. Voici ce que nous a raconté au sujet d'Adéodat Dufournel, M. de Clisson qui était à ses côtés quand il tomba frappé d'une balle en pleine poitrine :

« Je me trouvais sur la place Saint-Pierre avec quarante hommes de ma compagnie, lorsque M. Dufournel vint et dit à M. Ledieu, notre lieutenant : « Rassemblez vos hommes, nous allons tout près d'ici voir une villa où l'on prétend qu'il y a des garibaldiens. » Il nous fit diviser en bandes de huit hommes, conduite chacune par un gradé chargé de les placer autour de la maison et de diriger le feu. Il était cinq heures et demie du soir environ, et la nuit était déjà descendue. Nous eûmes bientôt atteint la porte de la villa que nous devions visiter. A peine le premier zouave avait-il gravi les deux ou trois marches de l'entrée, que des hommes se précipitèrent pour sortir du jardin. M. Dufournel s'élança en criant : « En avant ! » et c'est à ce moment qu'il fut atteint par une balle. Je commandais le second groupe ; voyant quelqu'un tomber, j'étendis la main, et ce n'est qu'alors que je reconnus celui que j'avais dans mes bras. Aidé d'un homme de ma compagnie, je le transportai dans la rue, et, m'étant assis par terre, je l'appuyai sur mes genoux. Il ouvrit alors les yeux qu'il avait fermés un moment et me dit en me pressant la main : « C'est fini, je suis mort... »

Transporté à l'hôpital, Adéodat Dufournel rendit son âme à Dieu le 5 novembre.

Emmanuel Dufournel avait 27 ans, et Adéodat, 29 ans. Leurs corps reposent dans le cimetière de Saint-Laurent hors les murs.

Comprenant l'immense douleur que ressentirait M. Dufournel, père, en présence de ces deux fins tragiques, arrivées presque coup sur coup, notre Saint-Père Pie IX lui écrivit pour le consoler : « Vous m'avez donné deux soldats ; je vous rends deux saints. » Ces paroles du successeur de Pierre valent à elles seules tous les éloges que nous pourrions faire de ces deux glorieux martyrs de la foi.

A Monte Libretti, le lieutenant Guillemain donne une nouvelle preuve de la valeur et de l'héroïsme des zouaves. Douze cents garibaldiens occupaient cette forteresse, construite sur une montagne et dominant la route.

Guillemain, avec ses quatre-vingt-dix zouaves, n'hésite pas à gravir la montagne au milieu d'une grêle de balles et essaye d'enlever à la baïonnette cette ville fermée et défendue par un ennemi puissant en nombre, commandé par Menotti Garibaldi. Les zouaves ne peuvent réussir à enfoncer les portes : mais les garibaldiens, effrayés de tant de courage et d'audace, évacuent la ville pendant la nuit et fuient devant les soldats du Pape.

Au milieu de la mêlée, Guillemain est tombé pour ne plus se relever : Dieu voulait une victime pure. Ce brave des braves était mûr pour le ciel ; car, le matin, il avait dit à l'aumônier : « Je me confesserai volontiers, mais je n'ai rien sur la conscience. » Ce héros chrétien n'avait pas peur de la mort.

Que de prodiges cette petite poignée de soldats du Pape n'a-t-elle pas accomplis pendant cet assaut meurtrier ! C'est alors que le caporal de Jong s'est jeté au milieu des garibaldiens et qui, sans recevoir la moindre égratignure, en a assommé ou percé quatorze. Épuisé de fatigue, il se jeta à genoux et attendit la mort avec calme, comme autrefois les martyrs du Colisée. Les garibaldiens, furieux comme des démons, le criblèrent de coups de baïonnette. C'est ce jeune homme qui écrivait, un jour, à sa mère : « Quand les protestants vous diront que la chaire de saint Pierre est vermoulue, répondez-leur que cela n'est pas vrai. Dites-leur que Pierre Jong et son cousin Guillaume l'ont vue, et ajoutez qu'elle est solide. »

Nous pourrions citer une foule d'autres traits semblables ; mais ces citations retarderaient inutilement notre récit historique. Nous disons inutilement, parce que nous possédons le témoignage de Pie IX et des officiers de plusieurs armées de l'Europe sur les exploits glorieux des Zouaves Pontificaux depuis Castelfidardo jusqu'à leur licenciement. [...]

### La bataille de Mentana

Pendant ce temps-là, Garibaldi, l'ermite révolutionnaire de Caprera, sort de son île, située en face de Naples, se rend à Florence et, à la tête de 10.000 aventuriers et soldats, fond comme un ouragan, le 3 novembre, sur Mentana, petite ville d'environ 1000 âmes, à

cinq lieues au nord-est de Rome. Un fait historique important se rattache à cette bourgade : c'est là que l'illustre Charlemagne eut une entrevue avec le pape Léon III, lorsque l'empereur des Francs se rendait à Rome, en l'an 800, pour y recevoir la couronne impériale.

Les étrangers qui visitent la Ville Eternelle se font un devoir d'aller à Mentana fouler le champ de bataille où l'armée pontificale remporta, le 3 novembre 1867, une si brillante victoire sur le porte-étendard des révolutionnaires et des sociétés secrètes, Garibaldi, le général en chef du bataillon ou du régiment des Chemises Rouges. A l'approche de cet implacable ennemi de la Papauté et de l'Eglise catholique, Rome trembla. La population était tellement terrifiée qu'elle se préparait à s'enfuir vers les montagnes en apprenant cette nouvelle alarmante. Un deuil universel enveloppait la ville aux sept collines. La crainte avait glacé le sang dans les veines des plus intrépides. Les églises regorgeaient de fidèles implorant la protection du Très-Haut. Partout, à chaque coin de rues, sur les places publiques, on entendait des gémissements et des sanglots. Encore quelques heures, et Rome et le Père commun des fidèles seront au pouvoir des révolutionnaires, entre les mains d'un homme sans cœur et sans honneur. Quels maux vont fondre sur la ville des Papes !

Mais, consolons-nous ; l'auguste vieillard du Vatican avait prié pour l'Eglise et le Ciel avait exaucé sa prière.

Pie IX bénit sa petite mais vaillante armée et lui donne l'ordre de marcher au combat. Les zouaves volent à Mentana, taillent en pièces les bandes garibaldiennes et rentrent dans Rome couverts de lauriers et de blessures. L'Eglise venait d'ajouter une nouvelle page glorieuse à sa glorieuse histoire, et le Canada avait arrosé de son sang pour la première fois le sol romain dans la personne de M. H. Murray de Québec, et de M. Alfred LaRocque, de Montréal, tous deux décorés de la croix de Pie IX pour leur bravoure, et dormant aujourd'hui leur dernier sommeil, le premier sur la terre d'Espagne, et le second dans le cimetière de Montréal. Honneur à la nationalité franco-canadienne !

Le combat avait duré cinq heures. Garibaldi, bien plus poltron que brave, avait pris la fuite pendant la bataille, en laissant ses Chemises Rouges à leur triste sort. Se voyant cerné par les zouaves, il sauta sur son cheval et galopa vers Monte-Rotondo en disant à ses officiers de le rejoindre dans cette ville. Mais le fuyard fit tellement jouer les éperons que sa monture prit le mors aux dents et ne s'arrêta avec son cavalier, bien entendu, que lorsqu'elle eut franchi la frontière du Piémont.

Les officiers garibaldiens retournèrent à Monte-Rotondo, suivant l'ordre de leur général ; mais le triste sire avait pris la poudre d'escampette, comme nous venons de le voir. Les vainqueurs et les vaincus, en apprenant la fuite de ce héros — soulignons le mot —, s'écrièrent : « Le général *Montre-ton-dos* a disparu. » C'est Monte-Rotondo qu'on avait changé en *montre ton dos*, et, il faut l'avouer, le

qualificatif était bien choisi.

Nous avons raconté la bataille de Mentana au pas de course ; mais n'allez pas croire que la victoire a été gagnée aussi rapidement et aussi facilement que vous venez de le voir. Non, la lutte a été acharnée et chaudement contestée. Plusieurs zouaves sont morts victimes de leur dévouement à la cause de l'Eglise, et un grand nombre d'autres ont été plus ou moins grièvement blessés. La petite troupe des zouaves ne comprenait que 3000 hommes, et les garibaldiens étaient au nombre de 10.000 combattants, comme nous l'avons déjà dit. La partie n'était donc pas égale. Et puis l'ennemi occupait la ville, se tenant à l'abri des vignes et des collines qui entourent Mentana ; sa position était excellente ; tandis que les zouaves pontificaux se trouvaient en rase campagne, n'ayant d'autre défense que leur courage et leur bravoure, stimulés par le vaillant lieutenant-colonel de Charette. C'est le héros de Castelfidardo que nous retrouvons ici.

Pendant cette bataille, le futur général de Charette s'est conduit comme un digne fils de la Vendée. Les garibaldiens avaient établi leurs quartiers-généraux dans la vigne Santucci, à deux pas de Mentana, et c'est là qu'ils avaient concentré le gros de leur armée. Cette vigne était entourée d'un mur de brique. C'était donc une véritable citadelle pour l'ennemi. En profitant des accidents de terrain, les zouaves étaient parvenus à une centaine de verges de cette forteresse et se tenaient cachés derrière de petits arbres dissimulés ça et là, tout en continuant un feu de tirailleurs des mieux nourris. M. de Charette trouve que la besogne ne va pas assez vite. Il commande donc une charge à la baïonnette. Les zouaves se lancent de l'avant comme des lions furieux ; accueillis par une grêle de balles, ils s'arrêtent, ils hésitent en présence d'un aussi grand danger ; mais ils ne perdent pas courage — les zouaves n'ont jamais donné ce triste spectacle. Les balles continuent de tomber dru comme mouches et commencent à faire des vides dans les rangs pontificaux.

**« En avant les zouaves, s'écrie de Charette, ou je me fais tuer sans vous. » Et, agitant avec la pointe de son épée un bonnet rouge d'un chef garibaldien qu'il venait de mettre hors de combat, il se précipite sur l'ennemi.**

M. de Charette réalise bientôt la situation. Un seul moment d'hésitation peut faire perdre la bataille et être la cause de la ruine complète de l'armée du Pape. « En avant les zouaves, s'écrie-t-il, ou je me fais tuer sans vous. » Et, agitant avec la pointe de son épée un bonnet rouge d'un chef garibaldien qu'il venait de mettre hors de combat, il se précipite sur l'ennemi. Ses paroles et son exemple électrisent les zouaves, qui se ruent au pas de charge sur la vigne Santucci, en bondissant comme des cerfs dans la forêt. Rien ne peut alors résister à leur élan impétueux : rien n'arrête leur marche

précipitée ; c'est un torrent qui renverse tout sur son passage. D'un saut ils arrivent à la porte. Une nouvelle pluie de balles inonde l'armée pontificale. Le lieutenant-colonel de Charette et les zouaves y répondent par les cris de : « Vive le Pape ! Vive Pie IX ! » Ils franchissent le mur, ils culbutent les garibaldiens et les chassent devant eux à coups de crosse de sabre. Des centaines de garibaldiens tombent pour ne plus se relever. Plusieurs chemises rouges déposent les armes, se jettent à genoux et demandent grâce en criant : « Vive Pie IX, » et en maudissant le monstre de Caprera.

Du même élan, les zouaves, toujours guidés par M. de Charette, pénètrent dans Mentana et mettent en déroute le reste de l'armée de Garibaldi. Les révolutionnaires prennent leurs jambes à leur cou et regagnent la frontière.

M. le baron de Charette venait, par un coup de sublime audace, de décider du sort de la bataille et de sauver Rome de la domination sectaire. C'est le véritable soldat chrétien qui nous donne ainsi l'exemple d'un courage de héros et se distingue par des actes dignes des anciens Croisés, et lui seul peut se battre en brave, parce qu'il ne craint pas la mort.

Le colonel Allet ne se montra pas moins courageux que son lieutenant-colonel ; mais il était moins bouillant que lui ; son sang-froid excitait l'admiration de tous les zouaves. Les balles ne lui faisaient pas courber la tête, à celui-là. Voici un trait de bravoure qui vient à l'appui de notre thèse :

Pendant la bataille, *papa* Allet, comme nous l'appelions au régiment, se tenait au front et un peu à côté de son armée et suivait les différentes péripéties de la mêlée, tout en fumant tranquillement un cigare, lorsqu'il aperçut un garibaldien qui le mettait en joue. Sans laisser percer la moindre émotion, le colonel Allet le regarde viser. Le garibaldien fait feu et... le colonel ne reçoit aucune blessure. Alors, se tournant vers les zouaves, Allet dit en riant : « Oh ! qu'il est bête ! il me vise, il tire et il ne me tue pas. » — « Donne-moi ta carabine », ajoute-t-il en s'adressant à un zouave. Notre bon colonel épaula sa carabine, pointa le garibaldien, fit feu et le soldat à la chemise rouge tombe raide mort. « Tiens, dit-il en remettant l'arme qu'il avait empruntée, c'est comme cela qu'on vise dans l'armée pontificale. » Un tel sang-froid et un tel courage se passent de commentaires.

Ce sont les zouaves pontificaux, et non les soldats de l'armée française, comme on l'enseigne faussement en France aujourd'hui, qui ont culbuté les garibaldiens en cette journée mémorable. Voici, à ce sujet, le témoignage d'un Français présent à cette bataille :

« Vers trois heures et demie, les Français arrivèrent devant les murs de Mentana, s'annonçant d'une manière significative par une décharge de cinq minutes. Quelle chose épouvantable que ces fusils chassepots !

On aurait cru entendre un roulement de tambour. C'était la première fois que nos soldats se servaient de pareilles armes, et il

est heureux que l'expérience en ait été faite sur les ennemis de la Papauté.

« Certes ! loin de nous la pensée de diminuer le rôle de l'armée française et de lui ravir la moindre parcelle d'une gloire bien acquise. Mais il est bon de flétrir l'injustice de ceux qui s'obstinent à lui attribuer tout l'honneur de la journée. Son drapeau fut comme une menace sur le champ de bataille et jeta l'épouvante au cœur des garibaldiens ; elle contint par sa présence les bataillons piémontais campés à quelques milles du terrain de la lutte : enfin, grâce aux habiles manœuvres exécutées par elle aux abords de Monte-Rotondo et dans la plaine, elle intercepta les renforts ennemis. Mais, encore une fois, toutes les positions avaient été enlevées lorsqu'elle vint prendre une part active à l'affaire.

« Les vaincus jugèrent moins humiliant de rejeter leur défaite sur les merveilles des chassepots, et ce fut pour tous les ennemis de l'Eglise un dédommagement que d'exclure l'armée pontificale d'un triomphe acheté par sa bravoure. » [...]

### Le 20 septembre 1870

Montalembert écrivait au lendemain de l'invasion des Romagnes, en 1860 :

« La pièce s'est jouée en trois actes : la diffamation, l'usurpation, la votation ; chaque acte a eu ses acteurs : les écrivains, les fantassins, les électeurs ; c'est un procédé désormais connu.

« On dénonce un souverain. Son gouvernement est imparfait, intolérable ; ses sujets sont mécontents, opprimés, exaspérés. Il ne se soutient plus que par les armes étrangères, il manque de force morale, de force matérielle, il est perdu. Voilà le souverain diffamé, et si la dénonciation tombe de haut, tous les matins deux mille journalistes en répètent à deux millions de lecteurs l'écho retentissant.

« Tout d'un coup on affirme que ce souverain si faible est menaçant, qu'il songe à attaquer, qu'il groupe quelques soldats ; il faisait pitié, il fait peur... Prenons nos précautions, violons ses frontières ! C'est le second acte : on envahit le territoire.

« Puis, maître du pays, on consulte les sujets. Etes-vous heureux ? — Non. Voulez-vous le devenir ? — Oui. — Le malheur, c'est Pie IX ; le bonheur, ce sera Victor-Emmanuel. Vive Victor-Emmanuel ! La pièce est jouée, la toile tombe ; on s'endort Romain, on se réveille Piémontais, mais toujours contribuable, et, de plus, conscrit. »

C'est la même comédie qui se joua en 1870. Le comte Ponza di San-Martino se chargea de jouer le premier acte en portant au Pape la lettre qu'on va lire, c'est un monument d'hypocrisie :

« Très Saint-Père,

« Avec une affection de fils, avec une foi de catholique, avec une loyauté de roi, avec un sentiment d'Italien, je m'adresse encore,

comme j'eus à le faire autrefois, au cœur de Votre Sainteté.

« Un orage plein de périls menace l'Europe. A la faveur de la guerre qui désole le centre du continent, le parti de la révolution cosmopolite augmente de hardiesse et d'audace et prépare, spécialement en Italie et dans les provinces gouvernées par Votre Sainteté, les derniers coups contre la monarchie et la Papauté.

« Je sais, Très Saint-Père, que la grandeur de Votre âme ne le céderait jamais à la grandeur des événements, mais moi, roi catholique et roi italien, et, comme tel, gardien et garant, par la disposition de la divine Providence et par la volonté de la nation, des destinées de tous les Italiens, je sens le devoir de prendre, en face de l'Europe et de la catholicité, la responsabilité du maintien de l'ordre dans la Péninsule et de la responsabilité du Saint-Siège.

« Or, Très Saint-Père, l'état d'esprit des populations gouvernées par Votre Sainteté et la présence parmi elles de troupes étrangères venues de lieux divers avec des intentions diverses, sont un foyer d'agitation et de périls évidents pour tous. Le hasard ou l'effervescence des passions peut conduire à des violences et à une effusion de sang qu'il est de mon devoir et du Vôtre, Très Saint-Père, d'éviter et d'empêcher.

« Je vois l'inéluctable nécessité, pour la sécurité de l'Italie et du Saint-Siège, que mes troupes, déjà préposées à la garde des frontières, s'avancent et occupent les positions qui seront indispensables à la sécurité de Votre Sainteté et au maintien de l'ordre.

« Votre Sainteté ne voudra pas voir un acte d'hostilité dans cette mesure de précaution. Mon gouvernement et mes forces se restreindront absolument à une action conservatrice et tutélaire des droits facilement conciliables des populations romaines avec l'inviolabilité du Souverain-Pontife, et de son autorité spirituelle avec l'indépendance du Saint-Siège.

« Si Votre Sainteté, comme je n'en doute pas, et comme son caractère sacré et la bonté de son âme me donnent le droit de l'espérer, est inspirée d'un désir égal au mien d'éviter tout conflit et d'échapper au péril d'une violence, Elle pourra prendre avec le comte Ponza di San-Martino, qui lui remettra cette lettre et qui est muni des instructions opportunes par mon gouvernement, les accords qui paraîtront mieux devoir conduire au but désiré.

« Que Votre Sainteté me permette d'espérer encore que le moment actuel, aussi solennel pour l'Italie que pour l'Eglise et la Papauté, rendra efficace l'esprit de bienveillance qui n'a jamais su s'éteindre dans votre cœur, envers cette terre qui est aussi Votre patrie, et les sentiments de conciliation que je me suis toujours étudié avec une persévérance infatigable à traduire en actes, afin que, tout en satisfaisant aux aspirations nationales, le chef de la catholicité, entouré du dévouement des

populations italiennes, conservât sur les rives du Tibre un siège glorieux et indépendant de toute souveraineté humaine.

« Votre Sainteté, en délivrant Rome de troupes étrangères, en l'enlevant au péril continu d'être le champ de bataille des esprits excessifs, aura accompli une œuvre merveilleuse, rendu la paix à l'Eglise, et montré à l'Europe épouvantée par les horreurs de la guerre, comment on peut gagner de grandes batailles et remporter des victoires immortelles par un acte de justice et par un seul mot d'affection.

« Je prie Votre Sainteté de vouloir bien m'accorder sa bénédiction apostolique, et je renouvelle à Votre Sainteté l'expression des sentiments de mon profond respect.

« Florence, 8 septembre 1870.

« De Votre Sainteté,

« Le très humble, très obéissant et très dévoué fils,

« VICTOR EMMANUEL. »

La diffamation est consommée par un roi ; mais elle est repoussée avec indignation par un autre roi. Pie IX répondit à Ponza, après avoir pris connaissance de ces impudents mensonges et de ces prétendues expressions de dévouement à l'Eglise : « A quoi bon cet effort d'hypocrisie inutile ? Ne valait-il pas mieux me dire tout simplement qu'on voulait me dépouiller de mon royaume ? »

Ponza ayant commenté la lettre de Victor-Emmanuel dans un sens favorable, le Pape lui répliqua : « Mais enfin, vous parlez toujours des aspirations des Romains ! Eh bien ! vous pouvez voir de vos propres yeux combien ils sont tranquilles. » Le comte Ponza se trouvait donc en présence d'un démenti formel.

Lorsque Pie IX congédia le « commissaire général des Etats romains, » il lui dit : « je puis bien céder à la violence, mais adhérer à l'injustice... jamais ! »

Le comte Ponza di San-Martino était arrivé à Rome le 9 septembre ; il s'en éloignait le 11, avec la lettre suivante, que Pie IX adressait à Victor-Emmanuel, le roi *galant-homme*.

« Au roi Victor-Emmanuel,

« Sire,

« Le comte Ponza di San-Martino m'a remis une lettre que Votre Majesté m'a adressée ; mais elle n'est pas digne d'un fils affectueux qui se fait gloire de professer la foi catholique et se pique d'une royale loyauté. Je n'entre pas dans les détails de la lettre elle-même, pour ne pas renouveler la douleur que sa première lecture m'a causée. Je bénis Dieu, qui a permis à Votre Majesté de combler d'amertume la dernière partie de ma vie. Du reste, je ne puis admettre certaines demandes, ni me conformer à certains principes contenus dans cette lettre. J'invoque Dieu de nouveau, et je remets

entre ses mains ma cause qui est entièrement la sienne. Je le prie d'accorder de nombreuses grâces à Votre Majesté, de la délivrer des périls et de lui dispenser des miséricordes dont Elle a besoin.

« Du Vatican, le 11 septembre 1870,

« P10 PP. IX »

C'est ainsi que parle le roi diffamé, et c'est ainsi que se termine le premier acte de la pièce. Passons maintenant au second, c'est-à-dire à l'usurpation.

Le même jour que le comte Ponza di San-Martino quittait Rome, les troupes piémontaises franchissaient la frontière romaine et s'emparaient de Bagnorea et de Montefiascone, que les zouaves avaient évacués quelques instants auparavant. L'invasion était commencée, et cela sans raison aucune et sans aucune déclaration de guerre. Ce n'est pas le mot *invasion* qu'il faudrait employer, mais bien l'expression de *vol de territoire*. Victor-Emmanuel représente ici le lion de la fable : « Je m'appelle lion, se dit-il ; par conséquent je prends le royaume du Pape. » Et le nouveau Judas envoie le lieutenant-général Raffael Cadorna exécuter ses ordres iniques.

Cadorna entre alors dans les Etats de l'Eglise avec cinq divisions et une réserve, formant trois corps d'armée. Les forces piémontaises se répartissent comme suit : quatre-vingts bataillons d'infanterie, dix-sept bataillons de bersaglieri ; cent quatorze pièces, cinq compagnies de train et une compagnie de pontonniers. L'effectif de l'armée s'élevait à 81.478 hommes.

Cadorna, ayant trois divisions sous son commandement, s'avancait du côté des Légations et de la Sabine. Bixio, à sa droite, avec la 2<sup>ème</sup> division, menaçait les frontières du côté de la Toscane, et Angioletti, à la gauche, quittait le royaume de Naples avec le 3<sup>ème</sup> corps d'armée. Avant même de prévenir le Pape, l'armée piémontaise avait pris ses positions sur la frontière ; car, le 7 septembre, Bixio avait son quartier général à Orvieto ; Cadorna, à Rieti ; Mazé de la Roche, à Terni ; Ferrero, à Narni ; et Angioletti, à Cassino.

Pendant que ces différents corps d'armée s'avançaient sur Rome, une flotte de douze navires de guerre, commandée par le contre-amiral Del Caretto, se dirigeait vers le port de Civita-Vecchia.

Telle était la position de l'armée piémontaise au commencement de l'invasion. Rome était donc cernée de toutes parts.

Maintenant, quels moyens ou quelles forces Pie IX avait-il à sa disposition pour défendre son territoire de cinquante lieues de longueur sur quinze de largeur en moyenne ? Treize mille six cent quatre-vingt-quatre hommes de troupes — chiffre officiel, — et encore disséminés dans les cinq provinces romaines savoir : Velletri, Frosinone, Viterbe, Civita-Vecchia et Comarca. Plusieurs bataillons se trouvaient à Rome dans le moment pour protéger notre

Saint-Père. Défendre cinq provinces, avec une poignée de soldats, contre trois corps d'armée, c'eût été une folie et un sacrifice inutile de vies. Aussi, le général Kanzler, promoteur des armes, donna-t-il l'ordre d'abandonner les provinces à l'approche de l'ennemi et de converger vers Rome, tout en laissant aux commandants la latitude de faire une « honorable résistance. » Cet ordre fut ponctuellement exécuté, comme nous le verrons dans le cours de ce récit.

**La retraite des zouaves de la province de Viterbe, sous la direction du lieutenant-colonel de Charette, a été un des exploits les plus glorieux et les plus hardis accomplis par notre régiment.**

La retraite des zouaves de la province de Viterbe, sous la direction du lieutenant-colonel de Charette, a été un des exploits les plus glorieux et les plus hardis accomplis par notre régiment. Nous en ferons donc une narration aussi fidèle que possible, en nous appuyant sur le témoignage de nos camarades de la 6<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon à laquelle nous avons eu le bonheur d'appartenir, et sur celui du comte de Beaufort, témoin oculaire du vol commis par Victor-Emmanuel.

Bixio, l'ancien lieutenant de Garibaldi, s'empare d'abord de Bagnorea, le 11 septembre, comme nous l'avons dit précédemment. Cette ville n'était défendue que par vingt zouaves commandés par le lieutenant de Kervyn. Ce dernier, averti à trois heures par un courrier de Capraccia que l'ennemi s'avance, prend alors le parti de se replier sur Montefiascone ; mais, trompé par un faux rapport, il retarde son départ et, surpris par les Piémontais, il est fait prisonnier avec son détachement. On les promena ensuite à travers l'Italie, dit M. de Beaufort, en butte aux mauvais traitements de leurs vainqueurs et aux insultes d'une lâche populace.

Les Italiens marchent tout de suite sur Montefiascone qu'ils croient surprendre : mais le commandant de Saisy ayant reçu, la veille, l'ordre de retraiter sur Viterbe avec ses deux compagnies de zouaves, « au dernier moment et sans engager d'action, » quitte cette ville à dix heures du soir alors que l'armée piémontaise pénètre dans Montefiascone par une porte opposée, et arrive à Viterbe, la même nuit, sans avoir été inquiété dans sa retraite. Du reste, M. de Saisy avait pris ses mesures pour protéger sa petite colonne en la flanquant de tirailleurs. L'arrivée de ces deux compagnies de zouaves à Viterbe fut saluée par les cris de : « Vive Pie IX ! »

Bixio passe la nuit à Montefiascone. Le lendemain matin, il lève le camp, et, pour couper la retraite à de Charette et à ses zouaves qui se trouvaient alors à Viterbe, au lieu de marcher sur cette dernière ville, il prend un chemin à droite et se dirige sur Civita-Vecchia par la route de Toscanella et de Corneto, en laissant un bataillon derrière

lui, afin de cerner la petite armée pontificale commandée par notre brave lieutenant-colonel.

Le baron de Charette, qui avait été mis au courant de la démarche du comte Ponza di San-Martino, avait averti tous les avant-postes de se tenir prêts à se replier en cas d'attaque ; et tous les détachements avaient obéi à ses ordres. Les deux mille hommes échelonnés dans la province de Viterbe, étaient donc alors réunis sous le commandement du héros de Mentana. Mais quel parti prendre dans cette situation périlleuse ? Combattre ou retraiter, pas d'autre issue. M. de Charette, après avoir mûrement réfléchi, se décide à la retraite. Pour exécuter cette manœuvre audacieuse, de Charette n'avait plus le choix des routes. Cadorna devait nécessairement bloquer la voie la plus directe : celle de Ronciglione et de Monterosi. Il ne restait donc que celle de Civita-Vecchia par Vetralla ; c'était parcourir la base d'un triangle dont Rome occupait le sommet. Mais il fallait bien passer par là pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi et priver ainsi Rome de l'élite de ses troupes.

Ce parti pris, de Charette se prépare à la retraite. Mais, pour ne pas paraître fuir devant l'armée piémontaise et lui laisser le champ libre, il prend la résolution de se fortifier à Viterbe et d'y attendre Bixio. Le 12, à sept heures du matin, les barricades et les autres travaux de fortification sont terminés. En un mot, la ville est mise en état de défense. De Charette, placé dans l'observatoire établi au sommet de la tour de la caserne, examine les mouvements de l'ennemi, qui était campé sur les hauteurs de Montefiascone et à Bagnorea, située à droite de Montefiascone et à six milles environ de Viterbe. Vers dix heures et demie, le brave commandant des zouaves voit une colonne piémontaise lever le camp et se diriger vers Toscanella et Carcanello dans le but évident de couper la route de Corneto, et une autre colonne se porter sur Viterbe. En même temps, des paysans arrivent à Viterbe et préviennent de Charette que deux colonnes du corps de Cadorna s'avancent du côté d'Orte et de Soriano. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que les zouaves aperçoivent distinctement l'ennemi sur la route de Ronciglione.

Il n'y avait plus à retarder le départ sans être complètement investi. De Charette assemble alors son conseil de guerre, et il est résolu d'évacuer Viterbe immédiatement. Des ordres sont donnés aux officiers, et les troupes pontificales abandonnent Viterbe et se retirent au casino Polidori, à un mille et demi de cette ville. Les habitants saluent leur départ par les cris de : « Corraggio, Zuavi ! Courage, zouaves ! Corraggio, figli ! Courage, enfants ! » Encore un démenti à la lettre de Victor-Emmanuel. Toute la petite troupe pontificale se trouvait réunie au casino Polidori, à l'exception de quelques vedettes et de douze hommes de garde au poste de la Place qui avaient été faits prisonniers, parce que l'ordre de la retraite avait été mal compris.

Le lieutenant-colonel de Charette donne le commandement de marcher de l'avant.

Les troupes pontificales prennent la route de Vetralla où elles arrivent à six heures du soir. Deux heures avant d'atteindre cette petite ville, des cavaliers piémontais ont rejoint la troupe du Pape ; mais ils sont obligés de rebrousser chemin en voyant l'attitude fière et menaçante des zouaves.

Le 13 septembre, à 6 heures du matin, la petite troupe pontificale sort de Vetralla et se dirige, par une chaleur suffocante, sur la petite ville de Monte-Romano, où elle fait son entrée à dix heures, au milieu des vivats de la population. De Charette accorde quelques heures de repos à ses soldats avant de commencer la célèbre retraite de Viterbe proprement dite. Les hommes tombent de fatigue ; une soif dévorante les brûle ; et pourtant ils sont encore pleins de courage. De temps à autre, on les entend crier : « Vive Pie IX ! » Après avoir récupéré leurs forces, les zouaves se mettent en marche pour se rendre à Civita-Vecchia ; mais la route qui conduit de Monte-Romano à Corneto, par où ils doivent passer, est déjà occupée par les Piémontais. Comment de Charette s'y prit-il pour sortir de cette impasse ? Pour répondre à cette question, nous laissons la parole à M. de Beaufort :

« Essayer de forcer le passage eût été téméraire, vu l'infériorité numérique des troupes romaines, et la forte position de Bixio à Corneto. Si l'on était obligé de combattre pour s'ouvrir la route, mieux valait-il le faire le plus près possible de Civita-Vecchia, où l'on trouverait des soutiens et un asile ; il fallait donc gagner Civita-Vecchia le plus tôt possible ; pour cela, on n'avait qu'une route longue, difficile, passant près des montagnes escarpées, inconnues, et c'était pendant la nuit qu'on devait la suivre...

« Le temps presse cependant. La troupe s'étant un peu reposée, M. de Charette adresse quelques mots à ses soldats, et, sans même avoir le temps d'achever le repas commencé, par une accablante chaleur et au cri de « Vive Pie IX, » on commence, vers trois heures et demie, cette retraite de douze heures qui ne devait finir qu'à Civita-Vecchia, et qui serait admirée comme elle le mérite, si, exécutée en autre temps, elle eût trouvé un historien digne d'elle.

« A quelque distance de Monte-Romano, il fallait quitter la grande route pour se jeter à gauche dans la traverse. Le chemin que l'on prit, mauvais dès l'abord, était cependant praticable. Au bout de quelques milles, il cesse complètement ; c'est à gué, et de l'eau jusqu'au dessus du genou, qu'on passe le petit fleuve du Mignone ; puis, on se trouve en pleine montagne, dans des sentiers bons seulement pour des bêtes de somme. C'est pourtant le seul chemin possible pour la colonne ; il faut y faire passer l'artillerie ; et avec le jour qui baisse, augmentent les difficultés. Tantôt descendant au fond des ravins escarpés, tantôt gravissant des pentes abruptes, tantôt par de brusques détours contournant des saillies de rochers, gênés par l'inégalité même d'un sol raboteux, hérissé de pierres aux arrêtes vives, on triomphe de tous les obstacles. On avance là même où la marche semble impossible ; quand les deux

canons et la mitrailleuse ne peuvent passer, on leur attache des cordes et on les hisse à force de bras. Deux fois ainsi, l'on doit monter séparément les caissons et les pièces ; ailleurs, il faut aux six chevaux d'attelage joindre une vingtaine de soldats. Pour les bagages, il en est de même, et parfois on doit les transporter et enlever en quelque sorte les chariots. Un ou deux se brisent, qu'on abandonne ; les autres passent, ainsi que les canons, grâce aux efforts soutenus de la troupe.

« Les hommes tombent de fatigue, mais aucun ne se plaint, et le courage leur donne une force nouvelle, maintenue par le bon esprit de tous et l'énergie que savent inspirer le lieutenant-colonel de Charette et le lieutenant d'artillerie Maldura.

« On avait encore à courir un autre risque : une fois, dans la nuit, on aperçut du sommet d'une hauteur les feux de nombreux bivouacs ennemis entre Corneto et Civita-Vecchia. Ils étaient encore éloignés ; mais la route s'en approchait. A force d'efforts, on avait, en continuant cette marche nocturne, gagné Allumiera et rejoint la route allant de Bracciano à Civita-Vecchia, mais bientôt on vit qu'en la suivant on tombait au milieu des Italiens : on était même si près d'eux qu'il n'était pas certain qu'on pût éviter leur rencontre. On fait une halte un instant ; de Charette donne à voix basse ses instructions aux officiers pour le cas d'une attaque, et échange avec eux une poignée de main d'adieu ; puis, quittant de nouveau la route frayée que suivent seuls les bagages et leur garde, on se jette à travers les champs, traînant encore les canons sur un sol parsemé de rochers jetés en désordre, et marchant ainsi en ligne droite et le plus vite dans la direction de Civita-Vecchia.

« Tant d'efforts furent récompensés, et l'ennemi ne s'aperçut pas de la proximité des zouaves pontificaux. Bixio se promettait bien cependant de leur couper le passage. Il avait occupé par ses troupes la route de Corneto à Monte-Romano, et le pont du Mignone, où il les attendait au passage. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que des chemins impraticables les dérobaient à son atteinte.

« Vers deux heures du matin, la petite troupe romaine entendit un bruit lointain ; c'était celui de la mer, on approchait de Civita-Vecchia. Tout n'était pas sauvé encore, et des fusées que l'on vit alors s'élever au-dessus de la ville, dans le ciel encore sombre, et dont le sens était connu, donnèrent bien quelques inquiétudes ; mais celles-ci ne furent pas confirmées. La marche se poursuivit heureusement : à trois heures, l'avant-garde atteignit les portes de la ville, et le reste de la colonne arriva à trois heures et demie dans Civita-Vecchia ; elle était en sûreté...

« Pendant que les troupes de la province de Viterbe effectuaient avec tant de bonheur une retraite si périlleuse, le général Bixio, que nous avons laissé à Corneto avec sa division, y attendait toujours la colonne pontificale. Il y demeura jusqu'au soir du 14. Ce jour-là, cependant, il avait poussé sa cavalerie et les bersaglieri jusqu'en vue de Civita-Vecchia, et

ayant enfin appris que ceux qu'il attendait lui avaient échappé, il ne songea plus qu'à s'emparer de Civita-Vecchia. La flotte italienne, étant venue dans la journée sous Corneto, au Porto-Clementino, Bixio alla, vers deux heures et demie, à bord du vaisseau-amiral « Roma, » se concerter avec l'amiral Caretto pour le siège de la place, et, se portant lui-même en avant, le 15, il établissait son quartier-général à Torre-Orlando, devant Civita-Vecchia.

« Vers le même temps, (au moment où Bixio eut un entretien avec le contre-amiral Del Caretto) le lieutenant-colonel de Charette partait avec ses troupes. Le train qu'il prit était le train ordinaire de Civita-Vecchia à Rome. Entre la première de ces deux villes et une station voisine, il y eut un instant de sérieuse crainte. Le chemin de fer côtoyait de très près le rivage et l'on vit à une faible portée de terre une frégate ennemie embossée, et qui semblait prête à prendre en écharne le train à son passage. Le danger était réel et grand ; mais on n'en eut que la crainte ; la présence de voyageurs civils dans le convoi et la certitude de tirer sur eux en même temps que sur les troupes arrêterent-elles la frégate italienne ? Celle-ci ignorait-elle que nos soldats étaient dans le train, crut-elle qu'ils allaient suivre dans un train spécial, ou bien n'eut-elle pas d'ordres ? Quoi qu'il en soit, le convoi poursuivit sa marche et fut bientôt hors d'atteinte ; on arriva ainsi jusqu'aux portes de Rome. Au pont du Tibre, le train s'arrêta ; le triste souvenir de la caserne Serristori et de tentatives analogues faisaient craindre que des mains criminelles n'eussent essayé de miner le pont pour le faire sauter au moment du passage des troupes. Celles-ci descendirent du train, qui poursuivit sans elles, et, suivant la rive droite, elles entrèrent dans Rome par la porte Porthèse. L'anxiété sur leur sort n'était pas moindre à Rome qu'à Civita-Vecchia ; la joie de les revoir y fut égale. Le pro-ministre des armes les attendait lui-même à la porte avec sa famille ; et ce fut au milieu des vivats et des acclamations poussées par les troupes rangées près des murailles et par le peuple répandu dans les rues, que nos soldats de Viterbe firent leur entrée dans la capitale, où bientôt ils durent se rendre aux postes de combat qu'on leur avait assignés. »

Les jours suivants furent consacrés aux préparatifs de défense. Presque toute l'armée pontificale avait pu retraiter sur Rome : quelques détachements isolés, mais peu nombreux, avaient été faits prisonniers.

Les soldats pontificaux étaient rangés en bataille, autour de Rome, en dedans et près des murs.

Le 20 septembre, l'armée piémontaise enveloppait la Ville Eternelle dans un cercle de feu. Le général Cadorna avait placé les XIe et XIIe divisions et la réserve au nord-est de la ville, en face des Portes Pia et Salaria ; Ferrero se trouvait à l'est, près de la porte Majeure ; Angioletti devait attaquer le sud vers la porte Latine, et Bixio était chargé de la partie qui fait face au Transtévère.

A cinq heures et dix minutes, le premier coup de canon est tiré par l'ennemi, et un

boulet vient frapper le mur à droite de la Porte Pia. C'est le signal de l'attaque. Bientôt la fusillade devient générale. Les Italiens sont moissonnés par la mort, tandis que les pontificaux n'éprouvent que des pertes insignifiantes. Malgré l'active et courageuse défense des assiégés, l'armée ennemie pratique une brèche dans le mur qui avoisine la Porte Pia. Les Piémontais essaient par trois fois de pénétrer dans Rome par cette brèche ; mais, à chaque attaque, les bersaglieri, les meilleurs soldats des troupes assiégeantes, sont repoussés par les zouaves, qui font des charges à la baïonnette des plus brillantes. Le général Kanzler envoie un rapport au Saint-Père sur ce qui se passe à la Porte Pia. Le Pape, pour éviter une plus grande effusion de sang, arbore le drapeau blanc à dix heures et dix minutes. L'armée pontificale obéit au successeur de Pierre : elle cesse le combat et se dirige vers la cité Léonine. Rome capitule et tombe au pouvoir du Piémont.

Nous ne vous parlerons pas des scènes dégoûtantes et indignes d'un peuple civilisé, qui eurent lieu après la capitulation. Les Italiens ont manqué alors à toutes les lois de l'honneur et se sont conduits comme les barbares des premiers siècles de l'Eglise.

Nos pertes, dans cette journée tout-à-fait glorieuse pour les soldats du Pape, s'élevèrent à seize tués et cinquante-huit blessés ; celles de l'ennemi dépassèrent mille, tués ou blessés. Un écrivain allemand a dit : « La perte de l'ennemi devant Rome, le 20, monte environ à deux mille hommes tués ou blessés. Je sais ce que je dis et pourquoi je le dis ; je sais aussi combien le Piémont a donné dans ses journaux des pertes mensongèrement petites ; mon calcul s'appuie sur le dire des soldats ennemis. »

Reportons-nous de quelques heures en arrière et voyons ce que faisait Pie IX pendant que les Piémontais bombardaient Rome.

Après avoir dit sa messe à sept heures et demie et être resté en prières jusque vers neuf heures, le Pape passa dans sa bibliothèque particulière, où étaient réunis les membres du corps diplomatique au nombre de dix-sept. Pie IX dit quelques mots aux ambassadeurs, mais sa voix est entrecoupée de sanglots. Voici quelques-unes de ses touchantes paroles :

« J'ai écrit au roi ; je ne sais s'il a reçu ma lettre ; je l'avais envoyée cependant sous l'adresse de son ministre des affaires étrangères. Je pense qu'elle lui sera parvenue, mais je n'en sais rien.

« Bixio, le fameux Bixio, est là avec l'armée italienne. Aujourd'hui, il est général. Bixio, du temps où il était républicain, avait formé le projet de jeter dans le Tibre, quand il entrerait dans Rome, le Pape et les cardinaux... Il est là, à la porte San-Pancrazio ; ce côté-là est le plus exposé. Il y a des maisons qui souffriront, entre autres celle de Torlonia. Les souvenirs du Tasse courent beaucoup de risques avec les libérateurs de l'Italie ; mais ces gens-là s'en inquiètent peu... »

« Hier, j'ai été à la maison où fut condamné Jésus-Christ ; j'ai monté la Scala-Santa, et c'était avec beaucoup de peine, et j'avais un soutien ; enfin, j'y suis parvenu. C'est cet escalier qu'il a monté pour être condamné. En le montant, je me disais : peut-être demain, moi aussi, je serai condamné par les catholiques d'Italie, *filii matris mea pugnauerunt contra me*. Il me faut beaucoup de force, et Dieu me la donne ! *Deo Gratias!*

« Les élèves du séminaire américain m'ont demandé de prendre les armes, mais je les ai remerciés, et je leur ai dit de se joindre à ceux qui soignent les blessés. »

« Voici maintenant que Rome est enveloppée et que l'on commence à manquer de beaucoup de choses... »

« Hier, en revenant de la Scala-Santa, j'ai vu tous les drapeaux que l'on a mis dans Rome pour se protéger. Il y en a des anglais, des américains, des allemands, même des turcs. Le prince Doria en a mis un anglais, je ne sais pourquoi.

« Quand je suis revenu de Gaète, ajouta tristement le Pontife, j'ai vu aussi sur mon passage beaucoup de drapeaux qui avaient été mis en mon honneur. Aujourd'hui, c'est différent ; ce n'est pas pour moi qu'on les a mis.

« Ce n'est pas la fleur de la société qui accompagne les Italiens quand ils attaquent le Père des catholiques ; c'est une miniature de ce que faisaient les jeunes Romains qui se rendirent au camp de César quand il passa le Rubicon. Le Rubicon est passé... *Fiat voluntas tua in caelo et in terra...* »

Après avoir fait arborer le drapeau de la paix, Sa Sainteté dit aux ambassadeurs :

« Je viens de donner l'ordre de capituler. On ne pourrait plus se défendre sans répandre beaucoup de sang, ce que je ne veux pas. Je ne vous parle pas de moi ; ce n'est pas pour moi que je pleure, mais sur ces pauvres enfants qui sont venus me défendre comme leur Père. Vous vous occuperez chacun de ceux de votre pays. Il y en a de toutes les nations... Pensez aussi, je vous prie, aux Anglais et aux Canadiens, dont personne ne représente les intérêts ici... »

« Je vous les recommande, je vous les recommande tous, pour que vous les préserviez des mauvais traitements dont d'autres eurent tant à souffrir, il y a quelques années (en 1860.)

« Je délire mes soldats du serment de fidélité qu'ils ont fait, afin de leur laisser leur liberté. »

Le Pontife-Roi congédia ensuite les membres du corps diplomatique ; il pleurait comme un enfant.

La capitulation fut signée le 20, et le lendemain, 21, le général Kanzler annonça le licenciement de l'armée pontificale, dans les termes suivants :

« Officiers, sous-officiers et soldats !

« Le moment fatal est venu où nous devons

nous séparer et abandonner par la force ce service du Saint-Siège qui, plus que tout au monde, nous tient tant à cœur !

« Rome est tombée ! mais, grâce à votre courage, à votre fidélité, à votre admirable union, elle est tombée avec honneur !

« Quelques-uns d'entre vous se plaindront sans doute de ce que la défense n'ait pas été plus prolongée ; mais une lettre de Sa Sainteté éclaircira tout. Ce témoignage de l'auguste Pontife sera la consolation de tous et la plus belle récompense que nous puissions obtenir dans les circonstances actuelles. Je dois également vous faire connaître que, séparée, par la violence, de son armée, Sa Sainteté a daigné vous délier de tous vos serments militaires.

« Adieu, mes chers compagnons d'armes ! N'oubliez pas votre chef, qui conservera de vous tous un grand et impérissable souvenir.

« Rome, le 21 septembre 1870.

« Kanzler. »

Le colonel Allet adresse aussi quelques paroles d'adieu à ses chers zouaves.

Et l'heure de la séparation est arrivée.

**Levant le bras vers le ciel,  
Pie IX commence la  
bénédition solennelle :  
« Benedictio Dei Omnipotentis. » Le cri de « Vive Pie IX » s'échappe de toutes les poitrines.**

Il se passe alors une scène que les soldats du Pape n'oublieront jamais. Tous les défenseurs de la Papauté auraient désiré voir encore une fois leur Père bien-aimé, et cette faveur allait leur être refusée, — puisque l'ordre de se mettre en marche était déjà donné — lorsque tout-à-coup une fenêtre du Vatican s'ouvre. Et l'on voit apparaître dans l'embrasure, le véritable roi de Rome. Levant le bras vers le ciel, Pie IX commence la bénédiction solennelle : « Benedictio Dei Omnipotentis. » Le cri de « Vive Pie IX » s'échappe de toutes les poitrines. Les zouaves sont ivres de joie et de bonheur : les uns lancent leurs kèpis en l'air : les autres présentent les armes.

Des balcons des résidences qui entourent la place Saint-Pierre, des milliers de personnes répètent : « Vive notre Saint-Père ! Vive le Pape ! Vive Pie IX, notre roi ! » C'en est trop pour le cœur du Souverain-Pontife. Succombant à l'émotion qui le suffoque, il tombe évanoui dans les bras de ceux qui l'environnent. La fenêtre se ferme, et les soldats pontificaux prennent la route de leur pays respectif, en versant d'abondantes larmes sur le sort de l'auguste prisonnier du Vatican.

Les Français furent recueillis à bord de la frégate française, l'*Orénoque*, en station à Civita-Vecchia.

Le commandant Briot les reçut avec les plus grands égards.

« Le 25 septembre, qui était un dimanche, écrit le capitaine Jacquemont, après la messe célébrée par leur aumônier sur le pont de la frégate, les zouaves se rassemblèrent autour de leur colonel. Le capitaine de Fumel déploya le drapeau du régiment, qu'il avait emporté en le cachant dans les plis de sa ceinture, et après avoir salué une dernière fois ce glorieux drapeau, troué des balles de Mentana, les zouaves se le partagèrent. Chacun voulut en emporter un fragment et garder sur son cœur cette relique, talisman de la foi, du courage et de l'honneur. Selon l'expression du commandant d'Albiousse, c'étaient pour la plupart d'entre eux *les dépouilles opimes de leurs campagnes*. Ensuite, les zouaves passèrent du bord de l'*Orénoque* sur un paquebot des Messageries, l'*Illissus* qui était venu les chercher, et ils quittèrent aussitôt le port de Civita-Vecchia.

Le second acte du drame étant terminé, la toile tombe.

Le troisième acte fut joué le 2 octobre : c'est la votation ou le plébiscite. Affiches mensongères, menaces, bulletins forgés ; tout a été employé par les partisans de la Révolution pour accomplir cette scène de bouffonnerie, obtenir un vote unanime — les catholiques avaient reçu du Pape l'instruction de ne pas voter — et faire comprendre aux autres nations que « Victor-Emmanuel était aimé par tout le peuple romain. »

Le drame était donc fini. Pie IX, le roi légitime, est dépouillé de sa couronne, et Victor-Emmanuel, le roi spoliateur, s'installe à Rome, au Palais du Quirinal appartenant au Pape.



**Commandant Charles-Edmond Rouleau**

*Chevalier de Saint Grégoire le Grand et de Pie IX  
Lieutenant-Colonel des zouaves pontificaux canadiens  
Président des zouaves pontificaux de Québec*

## Serment de fidélité des Zouaves Pontificaux au Saint-Siège

Je jure à Dieu Tout-Puissant d'être Jobéissant et fidèle à mon souverain le Pontife Romain, notre très Saint-Père le pape Pie IX et à ses légitimes successeurs. Je jure de le servir avec honneur et fidélité, et de sacrifier ma vie même pour la défense de sa personne auguste et sacrée, pour le soutien de sa souveraineté et pour le maintien de ses droits ; je jure de n'appartenir à aucune secte ni civile ni religieuse, à aucune société secrète ou corporation, quelle qu'elle soit, ayant pour but directement ou indirectement, d'offenser la religion catholique et de corrompre la société.

Je jure de ne m'inscrire dans aucune secte ou société condamnée par les décrets des Pontifes romains.

Je jure aussi à Dieu très bon et très grand de n'avoir aucune intelligence directe ou indirecte avec les ennemis, quels qu'ils soient, de la religion et des Pontifes romains.

Je jure de ne jamais abandonner les insignes du Souverain Pontife et le poste qui m'aura été confié par mes supérieurs.

Je jure d'obéir à tous mes légitimes supérieurs, de les honorer, de les défendre et d'exécuter sous leurs ordres en tout ce qui concerne l'observation de la religion et le fidèle service du Saint-Siège.

Je jure d'observer exactement les conditions de mon engagement, de me soumettre à tous les articles et à toutes les clauses des lois de l'État pontifical et des règlements militaires, et de me comporter toujours en valeureux et fidèle soldat dans l'accomplissement de mes devoirs.

Que Dieu me vienne en aide et son saint Évangile, par Notre Seigneur Jésus-Christ - Ainsi soit-il.

**Source : Jean Guenel, *La dernière guerre du pape*, Presses Universitaires de Rennes, 1998, pp. 53-54.**



### Ouvrages recommandés

- Maurice de Charette, *Les zouaves pontificaux*, 1996. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Jean Guenel, *La dernière guerre du pape*, Presses Universitaires de Rennes, 1998. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Jacques Créteineau-Joly, *L'Église romaine en face de la Révolution*, réédition Cercle de la Renaissance Française, 1976. Disponible à la S. A. D. P. F.
- Yves Chiron, *Pie IX, pape moderne*, 1995. Disponible à la S. A. D. P. F.

• Claude Mouton-Raimbault, *La Moricière*, 1990. Disponible à la S. A. D. P. F.

### Adresse

- SA D. P. F., BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, France. Tél. : 05 49 51 83 04 ; fax : 05 49 51 63 50 ; <http://www.sadpf.com>.

### Prière à saint Michel Archange

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la méchanceté et les embûches du démon. « Que Dieu lui commande », nous le demandons en suppliant ; et vous, Prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la puissance divine, Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour perdre nos âmes. Ainsi soit-il.

*(Indulgence de trois ans ; plénière, une fois par mois, pour la récitation quotidienne, aux conditions ordinaires (confession, communion, visite d'une église avec prière aux intentions du Souverain Pontife). Pén., 12 novembre 1932.)*

*Au terrible torrent de boue constitué par les livres sortis de l'officine ténébreuse des impies, sans autre but, sous leur forme éloquent et leur sel perfide, que de corrompre la foi et les mœurs et d'enseigner le péché, le meilleur remède, on en peut être assuré, est de leur opposer des écrits salutaires et de les répandre.*

S. S. Léon XII, *Lettre Diræ librorum*, 26 juin 1827.

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES reproduisent des textes de doctrine et d'histoire contrerévolutionnaires. Face au déferlement de littérature révolutionnaire à vil prix qui outrage la majesté divine, détruit la morale chrétienne, incite aux pires péchés, et perd les âmes par millions, c'est le devoir des catholiques de redoubler d'effort pour diffuser la saine littérature catholique.

Abonnement gratuit sur demande.

**Toute reproduction est autorisée.**

Courrier. : I. Kraljic, C.P. 49604, 5122 Côte-des-Neiges, Montréal, Qc, H3T 2A5, Canada. Email : [documents@contrerevolution.org](mailto:documents@contrerevolution.org). URL : <http://www.contrerevolution.org>